

NUMERO 344

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Patrice Chéreau

François Regnault

Une réception un jour de 1973, chez Judith Miller, avec son amie d'enfance Marianne Merleau-Ponty, amie de Richard Peduzzi, qui était là aussi. Je fais à Richard un éloge dithyrambique de son décor de *Richard II* et de la mise en scène, le premier spectacle de Patrice Chéreau que j'aie vu, ébloui. J'y étais aussitôt retourné. Richard me dit de rencontrer Chéreau, car il cherche un traducteur pour *Toller*, de Tankred Dorst, qu'il avait monté à Milan (au Piccolo Teatro, chez Giorgio Strehler) et qu'il voulait remonter à Villeurbanne, où Roger Planchon venait de l'associer à sa direction. Je commençais à m'inscrire réellement dans le théâtre, que j'aimais de toujours, mais j'hésite à dire oui. Il revient à la charge, et je rencontre alors Patrice, dans un café de la rue Réaumur, je crois. Nous nous entendons immédiatement, et pour toujours. Il ne me le dit pas ce jour-là, mais j'apprends par Richard qu'il me retient. Suit une collaboration de quelque douze années.

S'ensuivent, pour être précis, après la traduction de *Toller* qui vient à Paris, le prologue inventé de la *Dispute* de Marivaux (un spectacle de Chéreau qui a déclenché de nombreuses vocations d'acteurs), une version des *Contes d'Hoffmann* pour l'Opéra-Garnier, ma participation au *Ring* de Wagner à Bayreuth pendant cinq étés, la traduction de *Peer Gynt* d'Ibsen (j'apprends le norvégien), puis une fonction de dramaturge à Nanterre-Amandiers, où je travaille avec lui (*Les Paravents*, de Jean Genet, *La Fausse suivante*, de Marivaux, *Quartett*, de Heiner Müller) jusqu'à ce que j'aie co-dirigé le théâtre de la Commune d'Aubervilliers avec Brigitte Jaques-Wajeman, et que lui-même quitte la direction de Nanterre. Voilà pour la collaboration effective.

Dès le début, mes amis se rendirent à Villeurbanne : Sylvia Bataille, que Chéreau admirait jusqu'à presque songer, je crois bien, à la faire rejouer, Judith, Jacques-Alain Miller (qui fit alors dans le programme de *Toller* une interview de Jacques Schmidt, le costumier de Chéreau, mort depuis lors en 1996), Jean-Claude Milner, Brigitte bien sûr, etc.

Lacan avait sans doute alors, sans le vouloir expressément, convaincu plusieurs de ces amis que le théâtre était assez important pour entamer avec le Champ freudien une intersection éternelle. Nous y sommes encore, car les bons psychanalystes vont au théâtre, sans le croire en crise.

Je l'ai souvent dit, traduire pour Chéreau, c'était un exercice rigoureux et passionnant : je proposais des variantes, on hésitait, je préférais la variante A, lui B ; puis lui A, et moi B : deux Scorpions (notre Signe d'ailleurs, comme celui de Richard) tournant en rond. On se mettait enfin d'accord. Le souci absolu de suivre l'auteur, le poète, sans jamais l'infléchir pour se faire plaisir, en vue d'un effet de mise en scène. Et quand je proposais quelque chose de malin à mes yeux, d'abstrait, ou d'intéressant, il revenait à la scène même, et disait : « C'est peut-être très bien, mais cela, je ne saurais pas le mettre en scène ». Une humilité réelle dans le travail qui autorisait une fierté sans réticence dans le succès, comme dans le triomphe.

Il dirigeait chaque acteur dans une relation transférentielle singulière, dans laquelle nul assistant, collaborateur ou dramaturge ne pouvait s'immiscer, non sans rapport en cela avec la relation analytique, car sans se référer à la psychanalyse, il la respectait assez pour s'en inspirer dans cette expérience de transfert ; d'ailleurs il fut très intéressé par les leçons de Lacan sur *Hamlet* (que Jacques-Alain Miller venait d'établir dès ce temps-là), que je lui passai, lorsqu'il monta lui-même la pièce.

Nous ne nous revoyions que de temps en temps, au hasard des spectacles, et je l'ai revu plus récemment au Théâtre de la Ville, où il se trouva un peu chez lui, je crois, grâce à Emmanuel Demarcy-Mota.

Je l'ai revu aussi sur la question de l'alexandrin avant qu'il ne montât la *Phèdre* de Racine, mais il n'aima pas trop qu'il y eût des règles de la diction, seul point de désaccord, sans doute, entre lui et moi. La faute à l'alexandrin, qui divise toujours ses amateurs trop proches, ou trop lointains.

Je l'ai revu cet été, triomphant dans la mise en scène de l'*Elektra* de Richard Strauss à Aix-en-Provence. « Mais, lui dis-je, tu mets tout en scène ! Tu es le seul ! », à la différence des metteurs en scène dits d'opéra qui se contentent souvent d'une direction intermittente, cousue de fil blanc. Il

parut surpris, mais content, il trouvait cela évident. Il m'en avait si bien donné la preuve au cours de ces cinq étés de suite, où j'avais travaillé avec lui à Bayreuth, dans ce *Ring* de Wagner.

Ne jamais avoir cédé sur le *désir d'art*. *Ostinata rigore*, devise assurée de cet enfant d'artistes-peintres. Il ne s'agit nullement ici d'expliquer en quoi il eût été meilleur que les autres, et de condamner ceux qui seraient maladroits, insuffisants, qui subordonnent le théâtre à autre chose qu'à l'acte théâtral, ou qui se contentent de recettes portatives. Lorsqu'il avait vu un spectacle à ses yeux mauvais, il se sentait atteint, jusqu'à parfois s'imaginer que cela pouvait le viser lui aussi ! Car il n'était pas si imbu de lui-même, qu'il ne se pensât le meilleur qu'à de rares moments. Et la plénitude de l'acte théâtral, on la trouvait aussi chez d'autres, Strehler, Grüber, pour ne citer que les morts.

Comment combiner, en effet, la certitude d'être si naturellement à la place du metteur en scène (et il ne jouait parfois comme acteur que pour « retourner au charbon », comme il disait), et le sentiment de douter à ce point cependant du théâtre en général, que, quand quelque chose était à son avis conventionnel, ou bien convenable, il disait : « ça fait théâtre » ! Est-ce l'équivalent de cette honte de son acte que Lacan relève chez l'analyste ? Plutôt ici la honte de ce que le théâtre, supposé « d'essence supérieure » (c'est Mallarmé qui veut ça !), offense, quand il descend du médiocre au pire. À cela près qu'au pire il faut aussi oser aller, chacun à sa façon (« Cap au pire », dit Beckett) – pour, la fois suivante, « Rater encore. Rater mieux ».

Et maintenant. Le voici disparu d'un seul coup, à cause de la maladie qui le guettait, alors qu'il entendait traverser la forêt sans peur et sans reproche, voulant ignorer où la bête était tapie, ni quand elle bondirait.

On le traitait souvent, à ses débuts, d'enfant terrible, et il en fut un, avec le génie de ces enfants-là. Et il est mort ainsi comme un enfant terrible. Mais qu'il ait su autant de fois « saluer la beauté », comme le disait Rimbaud, sera désormais notre seule impossible consolation, faute d'admettre cette mort qui nous laisse sans regard et sans voix, parce que, comme celle d'un enfant, elle est, elle aussi, terrible.



Détroit (I) : La loi et l'endettement

Luc Garcia

Le 7 octobre, à Bali, devait s'ouvrir en présence de Barack Obama le sommet Asie-Pacifique. Ce sera finalement sans lui, resté à Washington pour s'occuper du *shutdown*, cet événement qui se produit lorsqu'il n'y a plus d'argent dans les caisses pour payer les services publics fédéraux. Certains parlent d'humiliation, d'autres font remarquer que le président aux racines indonésiennes se privera de fouler le marbre de cet aéroport inauguré il y a seulement quatre jours. Mais l'heure n'est plus aux bons moments, ni aux amusements. Les sourires *colgate* attendront.

Détroit ou la ville à rallonges

Le principe économique des États-Unis est simple : l'endettement est son moteur. Son autre principe économique est encore assez simple : remboursement de la dette moins rapide que son aggravation. Le dernier principe est cruel : l'ardoise augmente. On ne parle même plus de dette. Par exemple, on dit rallonge budgétaire. Et chaque année, le rituel se répète : il faut voter un nouveau budget, c'est-à-dire de quoi emprunter un peu plus, pour boucler la fin de mois et remplir les frigos.

Rappelons-nous, le 19 juillet 2013, un vendredi, Détroit était soudainement en faillite. Quelques commentateurs ont rappelé un adage : les aléas de Détroit sont ceux des USA dix ans plus tard ; puis ils l'ont connecté avec cet autre adage : l'Europe devient comme les USA, encore dix ans plus tard. Entendez, dans vingt ans, l'Île-de-France sera en faillite¹. *Why not*.

Détroit, cette ville où un jour les rallonges n'ont plus suffi. Ce pays d'un mini *shutdown*.

Ceux qui ont connu la ville aplatie sur des km², créée par Antoine de Lamothe-Cadillac le long de la rivière éponyme, ceux qui ont connu cette ville-là une seule fois durant les six ou sept dernières décennies, n'ont pas été étonnés. Détroit navigue depuis longtemps sur l'argile d'une classe ouvrière chassée par la mécanisation de la production automobile.



Pourquoi autant d'approximations ont-elles été prononcées pour décrire les raisons de cet effondrement budgétaire, qui faisaient notamment croire que la mauvaise santé de la ville était une surprise, qu'il nous fallait tomber de notre chaise, alors qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil ?

Vrais gens et réalité

C'est que la question en appelle à un double tiroir : ça se passe ailleurs, chouette ce n'est pas ici ! On pourrait souligner cette mention de J.-A. Miller, écrite dans un article de son blog Diva² : « On oppose le monde de la télé à celui des “vrai gens”. Et si c'était le premier qui était le plus vrai ? Les “vrais gens” croient exister par eux-mêmes » ; et d'ajouter ceci : « À la télé, c'est le désir de l'Autre qui vous fait exister ».

Un de ces « vrais gens » regarde le soir un passant débarqué sur un plateau se faire aligner sous les caprices d'un Autre de salon. Parallèle : versons quelques larmes sur les États-Unis d'Amérique, et vous, ici, chez vous, dormez tranquille. Le *shutdown* comme la faillite de Détroit servent donc à caler un discours.

En effet, le paradoxe subsiste : les « vrais gens » sont ici ceux qui ne se sur-endettent pas, voudraient-on faire croire par le biais d'un Autre bien assorti ; or, rien n'est moins sûr. Quant à l'Autre, il se veut pragmatique, posture des édiles de Détroit qui déclarent qu'ils ne peuvent plus payer, ou des banquiers, qu'ils ne peuvent plus attendre. Ce pragmatisme cadre mal avec son utilitarisme médiatique européen et spécialement français, et du reste, ledit pragmatisme, on en fait l'hypothèse, possède bien des valences.

La question monétaire s'adosse sur un discours et partant sur la loi.

Un choc de clarification s'impose. Les batailles judiciaires américaines peinent à trouver leur résumé dans les journaux. Elles sont violentes, basculent facilement d'un côté que l'intuition réprouverait, impliquent souvent des conflits de personnes sur le principe des rock-stars. Ainsi, dans le *Séminaire VI*, Lacan prend ce qu'il nomme le « monde d'avocats américains » comme support pour illustrer ce qui est appelé le rapport à la réalité : « En effet, le monde d'avocats américains est non seulement un champ important de notre univers, mais il me paraît être actuellement le monde le plus élaboré que l'on puisse définir concernant le rapport à la réalité – ou du moins ce que l'on appelle ainsi. C'est à savoir que rien n'y manque d'un éventail qui part d'un certain rapport de violence dont la présence est essentielle, fondamentale, toujours exigible pour que l'on ne puisse pas dire que la réalité soit là en rien élidée, et qui s'étend jusqu'à ces raffinements de procédure qui permettent d'insérer dans ce monde toutes sortes de nouveautés paradoxales qui sont définies par un rapport à la loi essentiellement constitué par les détours nécessaires à obtenir sa violation la plus parfaite. »³



Le principe de Lacan

Prenons l'exemple du *shutdown* actuel. Comment faire avaler la pilule de la rallonge budgétaire, c'est-à-dire l'infraction juridique que le moindre conseiller du bureau de banque du coin n'osera pas même commettre pour financer à crédit l'achat d'une voiture d'occasion ou le remplacement de votre machine à laver ? M. Obama a essayé les promesses. La carte du « votez donc la rallonge, et c'est promis, après-demain, on fera des économies ». C'était le 7 octobre, alors qu'il était vissé à Washington pour cause de *shutdown*. Tout le monde a entendu ce qu'il fallait entendre : après-demain, en somme, c'est jamais. Les parlementaires américains ont alors crié à la promesse d'alcoolique et n'ont rien voulu entendre. Le président Obama s'est donc ravisé. On lui connaît cette manière de faire des marches arrière, avant de passer d'un coup la marche avant qui va bien. On pourra appeler ça des détours. Il a continué d'appliquer l'observation de Lacan, et rajouté un étage dans son obstination à l'endettement infini pour *obtenir de la loi sa violation la plus parfaite*.

L'étage a un nom, depuis le 9 octobre 2013, 7h20, heure française : Janet Yellen. Elle va prendre la présidence de la Réserve fédérale. Approximativement, la banque des banques. Mme Yelen, c'est une première à la tête de cette honorable maison, est une femme. On ne peut pas dire que Mme Yelen transige. Elle est connue pour appliquer une politique agressive en matière bancaire. Soit donc maintenir des taux d'intérêt extrêmement bas. En ces matières, les choses sont assez claires : lorsque l'on est endetté, c'est mieux si ne viennent pas s'ajouter, en plus, des taux d'intérêts prohibitifs. Les abaisser vous conduit à vous endetter plus, et partant à ce que le coût de la vie augmente puisque plus nombreux sont ceux qui peuvent acheter par facilité d'endettement. Mais, comme les taux sont bas, il suffit de vous endetter encore pour acheter plus encore, alors que tout a augmenté. Et ainsi de suite. C'est une manière de gonfler le portefeuille des « vrais gens » sans beaucoup d'effort. Et donc d'injecter de l'argent dans l'économie d'un État, qui s'endettera de la même manière encore plus facilement.



Les marchés financiers sont rassurés, et le législateur, entendez là le parlement qui doit voter les rallonges budgétaires pour s'endetter toujours plus, n'a qu'à fermer boutique s'il veut empêcher la spirale : sa loi ne pèse plus rien. Les taux sont bas, c'est reparti pour un tour. D'ailleurs, notons que le dernier *shutdown* s'est produit il y a dix-sept ans. Un long moment sur l'échelle temporelle de l'économie, qui révèle l'extrême puissance du mécanisme.

Système économique *no limit*

Dans le paysage, Détroit semblerait faire énigme : pourquoi donc ne pas avoir appliqué le même précepte et laissé filer l'endettement ? Le tour est simple : pour exactement le même principe de violation de la loi. Déclarer Détroit en faillite pose une question juridique que les administrés de la ville les plus au fait de ces affaires n'ont pas manqué de relever : qui va signer quoi ? En effet, belle question qui va générer son agrégat de détours. Depuis trois mois, personne n'a reparlé de Détroit. Ce n'est pas un hasard. Si vous êtes endetté jusqu'aux dents, deux choix s'offrent : soit vous vous endettez pour payer vos dettes, soit vous faites une grimace à vos créanciers, et vous ne leur remboursez rien. C'est le choix de Détroit. Cette idée, encore, perturbe le sens commun. Il est de bon ton de dire que les banquiers sont de grands méchants qui mettent tout le monde à genoux. C'est oublier un peu vite le nombre de créanciers qui se sont vus, du jour au lendemain, ne jamais revoir la couleur de l'argent qu'ils avaient prêté à des entités étatiques, c'est-à-dire à des entités juridiques (l'État, la Région, le Département, la Ville, etc.)

Les européens peinent encore à mettre en œuvre le principe de Lacan. Ils considèrent par exemple que le banquier des banquiers européen n'a pas voix au chapitre en matière politique, et réservent aux administratifs le soin de papoter de manière savante sur les limitations de l'endettement des Etats. C'est la fameuse règle du 3 % d'endettement d'un État, règle fictive, dont, à l'heure qu'il est, on n'a été capable de comprendre l'origine. Pourquoi 3 % ? Pourquoi pas 4, 5 ou 6 %. On n'en sait rien, mais c'est l'arbitraire légal. Si l'on est utilitariste, on remarquera que l'arbitraire légal fait bien plus de dégâts que la violation de la loi. Il est possible que les européens s'américanisent dans l'avenir. La question est de savoir comment l'ensemble tournera si tout le monde procède du même système économique *no limit*.

Lacan fait observer ce fonctionnement d'outre-Atlantique en 1959. C'est-à-dire cinquante-quatre ans avant qu'il trouve son absolue confirmation dans les affaires économiques actuelles.

Notes :

1 - <http://lecercle.lesechos.fr/economie-societe/international/ameriques/221177648/faillite-detroit-triomphe-et-declin-conclusion>

2 - <http://laregledujeu.org/miller/2013/04/16/les-intellectuels-collectifs-et-les-autres/>

3 - Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, Paris, Éditions de La Martinière, le Champ freudien, Paris, 2013, p. 431.



Ron Mueck, des corps étrangement inquiétants

Guilaine Guilaumé

Un couple âgé nous accueille, protégé par un parasol. L'homme est allongé, sa tête repose sur les genoux de la femme assise au-dessus de lui, yeux baissés, regard sur son homme qui, lui, regarde ailleurs.

Plus loin, une mère fait ses courses. Elle avance dans la rue, face à nous, portant dans chacune de ses mains, un sac empli de victuailles. Elle n'a aucune attention pour le nouveau-né qu'elle porte contre sa poitrine.

Puis, un jeune couple croise notre route. Le corps du garçon est penché vers celui de la jeune fille. L'apparente tendresse de la scène est troublée par la rude étreinte que le jeune homme exerce sur le bras de sa compagne.

[C'est jusqu'au 27 octobre, à la Fondation Cartier, qu'il est possible de rencontrer, parmi d'autres œuvres, ces personnages de Ron Mueck, créés pour la circonstance.](#)

Dans l'exposition de ce grand artiste contemporain, les scènes sont à la fois ressemblantes et mystérieuses, incongrues et familières ; une sensation étrange étreint le spectateur qui déambule entre ces personnages, lilliputiens ou gigantesques.



Une inquiétante étrangeté

A ce stade de la déambulation, appelons Freud à la rescousse *via* son texte de 1919 « Das Unheimliche ». Dans cet écrit, Freud veut aller au-delà de l'équation facile : étrangeté inquiétante = non familier. Il s'insurge contre l'idée que ce qui est étrangeté inquiétante est ce qui nous est intellectuellement étranger ou déroutant. Dans son texte, il se réfère à la seule étude qu'il connaît dans le domaine de la psychologie médicale, celle de E. Jentsch. « A proprement parler, l'étrangeté inquiétante serait toujours quelque chose dans quoi, pour ainsi dire, on se trouve tout désorienté » (1). Jentsch privilégie une situation d'inquiétante étrangeté, celle où l'on « doute qu'un être apparemment vivant ait une âme, ou bien à l'inverse, si un objet non vivant n'aurait pas par hasard une âme » (2). Mais Freud ne s'en laisse pas conter et déclare, à propos d'Olympia dans l'Homme au sable de Hoffmann : « le motif de la poupée Olympia, apparemment animée, n'est pas du tout le seul qu'on doive rendre responsable de l'incomparable effet d'inquiétante étrangeté qui se dégage du récit, qu'il n'est même pas celui auquel il faut attribuer cet effet au premier chef » (3).

L'au-delà freudien

C'est par la linguistique que Freud entreprend ses recherches. Il constate l'évolution du mot « *heimlich* » qui rejoint le sens de son antonyme « *unheimlich* » : « ce terme de *heimlich* n'est pas univoque, (il) appartient à deux ensembles de représentations qui, sans être opposés, n'en sont pas moins fortement étrangers, celui du familier, du confortable, et celui du caché, du dissimulé... » (4). « L'inquiétante étrangeté est cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier » (5).

A propos du récit fantastique de Hoffmann dans lequel l'Homme au sable est celui qui arrache leurs yeux aux enfants, Freud écrit qu'il n'y a « aucun doute sur le fait que le sentiment d'inquiétante étrangeté se rattache directement à la figure de l'Homme au sable, donc à la représentation d'être privé de ses yeux... l'expérience psychanalytique nous met en mémoire que c'est une angoisse infantile effroyable que celle d'endommager ou de perdre ses yeux. » (6)



Freud recense ces angoisses infantiles qui ont fait trace dans le psychisme humain et qui sont promptes à ressurgir, angoisses qui ressortissent du « complexe de castration ».

C'est là, selon lui, qu'il convient de rechercher l'effet d'inquiétante étrangeté, dans le contenu de ce qui nous est présenté et qui, à chaque fois, vient réveiller ce que nous avons repoussé, refoulé, ce qui nous est le plus intime *et* à quoi nous avons attribué le statut d'étranger. « ce Unheimlich n'est en réalité rien de nouveau ou d'étranger, mais quelque chose qui est pour la vie psychique familier de tout temps, et qui ne lui est devenu étranger que par le processus de refoulement... l'étrangeté

inquiétant serait quelque chose qui aurait dû rester dans l'ombre et qui en est sorti » (7). Le *Un* de *Unheimlich* est donc la marque du refoulement et l'étrangement inquiétant est le chez-soi, l'antiquement familier d'autrefois.

A ciel ouvert

Dans chacune de ses œuvres, R. Mueck fait sortir de l'ombre ce qui, d'ordinaire, reste voilé.

Les personnages qui nous ressemblent si étrangement évoquent le motif du double et de la mort. L'amour de soi, le narcissisme primaire qui domine la vie du petit enfant, sa « jubilation » libidinale devant son image auront un destin mitigé (est-ce bien moi que je vois dans le miroir ?) et les corps exposés par R. Mueck, dans leur immobilisme, nous confrontent à la mort, à la nôtre.

L'inquiétante étrangeté ici tient au rapport de chacun de nous à son corps et à l'existence. Qu'est-ce que la vie ? Est-ce ce qui court sous la peau, dans les veines ? Qu'est-ce qu'exister ? Lacan, dans *Encore*, nous avertit : « nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit » (8). L'art, comme toute production humaine, échoue à répondre à ces questions, c'est ce qui rend la tentative de R. Mueck particulièrement touchante mais aussi profondément inquiétante. « La proposition : tous les hommes sont mortels a beau parader dans les manuels de logique comme modèle d'affirmation universelle, aucun homme ne se résout à la tenir pour évidente, et il y a dans notre inconscient actuel aussi peu de place que jadis pour la représentation de notre propre mortalité » (9).

R. Mueck fait de nous des voyeurs qui explorent les tréfonds des personnages. Puis la perspective se renverse nous sommes regardés, l'inquiétude nous envahit, sous la forme d'une discrète paranoïa. Et lorsque les personnages regardent dans le vide, ou plutôt à l'intérieur d'eux-mêmes, là où l'on ne sait



pas ce que c'est que vivre, on est saisi par cette proximité de l'artiste et de ses œuvres avec notre intimité la plus singulière et la plus universelle, par la mise en scène de notre division.

« *Zwei Seelen wohnen, ach ! in meiner Brust* » (10)

Chez R. Mueck, pas de rapport entre les êtres. Pas d'espoir de paradis, ce qui a été, est perdu, mais les êtres en gardent trace, fantasmatiquement ou plus réellement. Pas de légèreté, les êtres humains sont lestés de leurs expériences primitives, jouis par elles, répétées à l'infini.

La mère qui revient de faire ses courses porte son enfant comme une charge.

Le jeune couple souligne l'agressivité qui teinte les relations humaines. L'autre est toujours d'abord un double dont on se méfie, ce que Lacan a théorisé avec le Stade du miroir.

Le couple de personnes âgées « incarne » la solitude irréductible de chacun.

On saisit, là, à quel point, dans une vie humaine, il faut l'amour pour suppléer à ce qui n'existe pas, au manque de rapport et que ce que R. Mueck a choisi de mettre sous nos yeux, c'est la dimension inexplicable de la vie, l'énigme qu'elle est en elle-même et que les mots manquent à qualifier.

Dans les œuvres de R. Mueck, les semblants sont dénudés, Eros et Thanatos se tiennent par la main. L'artiste nous force à nous regarder dans un miroir inquiétant. Il aborde le réel, nous tient au bord du précipice à sa façon, brutale, sans concession.

En cela, l'œuvre de R. Mueck touche à l'universel.

(1) Freud S., *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, collection folio/essais, Paris, 1985, p.216

(2) *Ibid*, p. 224

(3) *Ibid*, p. 225

(4) *Ibid*, pp. 221-222

(5) *Ibid*, p. 215

(6) *Ibid*, pp. 230-231

(7) *Ibid*, p. 246

(8) Lacan J., *Le Séminaire, livre XX : Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 26

(9) Freud S., *op.cit*, pp. 247- 248

(10) "Deux âmes, hélas, habitent en mon sein", *ibid*, p. 238 (note de bas de page)



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ rédaction

coordination [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [anne poumellec](#), [eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

diffusion [éric zuliani](#), [philippe bénichou](#)

▪traductions [chantal bonneau](#) (espagnol) [maria do carmo dias batista](#) (lacan quotidien au brésil)

▪designers [viktor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [philippe benichou](#)

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lisy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •